

# PHILIPPE SOLLERS

## Une Princesse de rêve



Mme de Lafayette vous prévient: une femme, au XVIIIe siècle, n'a d'existence qu'au couvent, ou entre un mari et une mère. Les mariages sont arrangés, les maris plus ou moins jaloux, les mères font la morale. Toutes ces

contraintes sont idéales pour le développement de l'amour. Le personnage de l'Amant devient décisif. Il s'agit de Dieu pour les religieuses (combien de spasmes mystiques dans les cloîtres!), et de l'irrésistible tombeur de femmes pour les épouses, pourvu qu'elles soient belles et s'ennuient. Elles ressentent alors de l'*inclination* pour un virtuose de la galanterie. Le duc de Guise, par exemple, conduira la Princesse de Montpensier (1662) à la mort. « Magnificence », « galanterie », voilà la France d'Henri II, lui-même amoureux de Diane de Poitiers, duchesse du Valentinois. Tout n'est que fête et intrigue. Pour être estimé, un homme doit être « beau, de bonne mine, vaillant, hardi, libéral ». Mais voyez Nemours, destin de la Princesse de Clèves (1678) : « C'était un chef-d'œuvre de la nature. Ce qu'il avait de moins admirable, c'était d'être l'homme du monde le mieux fait et le plus beau [...] Il avait un enjouement qui plaisait également aux hommes et aux femmes [...] et enfin un air dans toute sa personne, qui faisait qu'on ne pouvait regarder que lui dans tous les lieux où il paraissait. » On comprend que l'ex-président Sarkozy ait été furieux qu'une femme ait pu écrire ce genre de livre : du coup, il en a ressuscité le succès. Vous pouvez ainsi découvrir que la France, avant de sombrer dans le lourd cauchemar démocratique, était un royaume excitant et cruel de conte de fées.

Nemours est supérieur, la Princesse de Clèves est la plus belle de toutes. Elle resplendit, mais elle est mariée. Son mari ne lui plaît pas, mais elle connaît ses devoirs. Tout le livre, c'est son génie, va nous prouver que le refus déclenche la passion la plus violente. Les hommes sont des nigauds, ils ne comprennent rien à la guerre des sexes. Mme de Clèves va pousser cet homme à femmes à la considérer comme unique.

D'ailleurs, si elle lui cédait, même devenue veuve, que se passerait-il? Il la tromperait, et elle en souffrirait mille morts. Non : la véritable jouissance est dans l'évitement, le retrait, la suggestion vite dissimulée, l'abstention voluptueuse. Pas de « galanterie » pour Mme de Lafayette elle-même. Elle a une santé fragile, se plaint de ses « vapeurs » à Mme de Sévigné, ne pourrait pas supporter les dérangements de l'amour. Son personnage de roman

est une idéalisation de son cas. Les hommes, oui, mais à condition de leur faire sentir qu'un abîme les sépare des femmes. Malheur à celui qui ne le sait pas.

Tant qu'à faire, autant réduire cet individu réputé invincible à la dévotion pour elle. Philosophie du boudoir : « Cette Princesse était sur son lit, il faisait chaud, et la vue de M. de Nemours acheva de lui donner une rougeur qui ne diminuait pas sa beauté. Il s'assit vis-à-vis d'elle, avec cette crainte et cette timidité que donnent les véritables passions. » C'est tout ? Oui. Silence. Moralité à contre-courant : la domination d'une passion apporte plus de plaisir que sa réalisation.

Mme de Lafayette nous en dit long sur l'érotisme féminin. Le mariage, bon, ça va, routine sociale et enfants. Des amants ? Pourquoi pas, elles en ont toutes, mais le manège a ses limites. L'amour ? Là, c'est autre chose, l'impossible irréalisable. Il faut amener un homme à penser qu'il n'y a qu'une seule femme au monde en dehors de sa mère, c'est la version profane de la Vierge Marie. La Princesse n'est pas du tout vierge, mais elle est la seule qu'un connaisseur de femmes peut aimer *pour rien*. Tout s'enclenche : il faut que l'amant dévoile sa folie sans oser l'avouer, la Princesse, de son côté, doit lui laisser entendre qu'elle l'aime. Le vol d'un portrait, une lettre détournée, des confidences cryptées, rien ne manque. La Princesse, erreur incroyable, avoue son inclination pour Nemours à son mari (qui est donc devenu, histoire courante, une sorte de mère). Le mari est affolé, et il en mourra. Nemours, lui, trouve de « la gloire à s'être fait aimer d'une femme si différente de toutes celles de son sexe ». La Princesse est donc arrivée à ses fins : elle jouit de cette singularité qui se tient dans l'ombre.

La plus belle scène du roman (une des plus réussies du roman français) se passe dans un pavillon de campagne. Nemours est dans le jardin, voyeur éperdu de la Princesse en train de nouer des rubans jaunes (couleur de Nemours dans un tournoi) sur « une canne des Indes fort extraordinaire ». Canne des Indes : « bâton issu d'une plante exotique apprécié pour sa fermeté

». Cette canne a appartenu à Nemours, qui l'avait donnée à sa propre sœur (tiens, tiens), et la Princesse l'a dérobée en cachette. De là, elle va contempler un tableau de bataille où il figure. Il fait du bruit, elle s'enfuit. Faut-il traduire ? Je ne crois pas. Je connais des esprits simplistes qui trouvent ce passage, clairement masturbatoire, ridicule. Ce n'est pas mon avis.



La Rochefoucauld

Mme de Lafayette, elle aussi, reste dans l'ombre. Elle ne signe pas ses livres, et son intimité avec La Rochefoucauld est des plus étrange. La Fontaine lui envoie des compliments. Son ami Ménage lui écrit en latin, et elle peut répondre dans la même langue. Elle écrit beaucoup de lettres, qu'on découvre dans cette merveilleuse édition, et on voit qu'elle a été protégée par Louvois, donc par Louis XIV. Sa santé n'est pas bonne, elle se retire peu à peu de tout, et se rapproche de Port-Royal, par admiration pour Pascal. Elle est d'ailleurs assistée, à sa mort, le 25 mai 1693, par la nièce de Pascal, Marguerite Périer. Sa gloire posthume commence, mais Fontenelle écrivait déjà, en 1678 : « C'est le seul ouvrage de cette nature que j'ai pu lire quatre fois... Il a des charmes assez forts pour se faire sentir à des mathématiciens mêmes, qui sont peut-

être les gens du monde sur lesquels ces sortes de beautés trop fines et trop délicates font le moins d'effet. »

Mme de Lafayette mathématicienne ? Sans doute. Ses romans sont des équations rigoureuses, esprit de finesse, esprit de géométrie. Pourtant, peu de mots suffisent à la décrire, ceux, par exemple, qu'elle envoie, le 15 avril 1673, à Mme de Sévigné : « Je voudrais bien vous voir pour me rafraîchir le sang. »

PHILIPPE SOLLERS

*Le Nouvel Observateur* du 5 juin 2014, N° 2587

Crédit : <http://www.philippesollers.net/une-princesse-de-reve.html>

**Mme de Lafayette, *Œuvres complètes*, édition établie par Camille Esmein-Sarrazin, Pléiade, Gallimard, 2014**

\*